tagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brilloient d'un vert argenté. Les vents retenoient leurs haleines. On entendoit dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressoient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissoient sous l'herbe. Les étoiles étinceloient au ciel, et se réfléchissoient au sein de la mer, qui répétoit leurs images tremblantes. Virginie parcouroit avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle apercut à l'entrée du port une lumière et une ombre : c'étoit le fanal et le corps du vaisseau où elle devoit s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendoit à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de La Tour, Marguerite, et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bannaniers; et, dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: "Mademoiselle, vous par"tez, dit-on, dans trois jours. Vous ne crai"gnez pas de vous exposer aux dangers de
"la mer... de la mer, dont vous êtes si ef"frayée!—Il faut, répondit Virginie, que
"j'obéisse à mes parents, à mon devoir.—
"Vous nous quittez, reprit Paul, pour une
"parente éloignée que vous n'avez jamais
"vue!—Hélas! dit Virginie, je voulois res"ter ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas
"voulu. Mon confesseur m'a dit que la vo"lonté de Dieu étoit que je partisse; que la
"vie étoit une épreuve... Oh! c'est une
"épreuve bien dure!"

« Quoi! repartit Paul, tant de raisons « vous ont décidée, et aucune ne vous a « retenue! Ah! il en est encore que vous

« ne me dites pas. La richesse a de grands " attraits. Vous trouverez bientôt, dans un " nouveau monde, à qui donner le nom de " frère, que vous ne me donnez plus. Vous «le choisirez, ce frère, parmi des gens " dignes de vous par une naissance et une " fortune que je ne peux vous offrir. Mais, " pour être plus heureuse, où voulez-vous « aller? Dans quelle terre aborderez-vous " qui vous soit plus chère que celle où vous « êtes née? Où formerez-vous une société " plus aimable que celle qui vous aime? « Comment vivrez-vous sans les caresses de « votre mère, auxquelles vous êtes si accou-« tumée? Que deviendra-t-elle elle-même, "déja sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra « plus à ses côtés, à la table, dans la mai-« son, à la promenade, où elle s'appuyoit « sur vous? Que deviendra la mienne, qui « vous chérit autant qu'elle? Que leur di-" rai-je à l'une et à l'autre quand je les ver-"rai pleurer de votre absence? Cruelle! je

« ne vous parle point de moi : mais que de-« viendrai-je moi-même quand, le matin, je « ne vous verrai plus avec nous, et que la « nuit viendra sans nous réunir; quand j'a-" percevrai ces deux palmiers plantés à no-« tre naissance, et si long-temps témoins de « notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un " nouveau sort te touche, que tu cherches « d'autres pays que ton pays natal, d'autres " biens que ceux de mes travaux, laisse-moi " t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. "Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te " donnent tant d'effroi sur la terre. Je repo-« serai ta tête sur mon sein, je réchaufferai « ton cœur contre mon cœur; et en France, « où tu vas chercher de la fortune et de la "grandeur, je te servirai comme ton es-« clave. Heureux de ton seul bonheur, dans « ces hôtels où je te verrai servie et adorée, « je serai encore assez riche et assez noble " pour te faire le plus grand des sacrifices, « en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disoit ces mots entrecoupés de soupirs : "C'est pour toi que je pars,.... pour toi, que « j'ai vu chaque jour courbé par le travail « pour nourrir deux familles infirmes. Si "je me suis prêtée à l'occasion de devenir "riche, c'est pour te rendre mille fois le a bien que tu nous as fait. Est-il une for-« tune digne de ton amitié? Que me dis-tu "de ta naissance? Ah! s'il m'étoit encore a possible de me donner un frère, en choia sirois-je un autre que toi? O Paul! ô Paul! « tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère! « Combien m'en a-t-il coûté pour te repous-« ser loin de moi! Je voulois que tu m'ai-« dasses à me séparer de moi-même jusqu'à « ce que le ciel pût bénir notre union. "Maintenant je reste, je pars, je vis, je " meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille " sans vertu! j'ai pu résister à tes caresses, « et je ne peux soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et, la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible: « Je pars avec elle! rien « ne pourra m'en détacher! » Nous courûmes tous à lui. Madame de La Tour lui dit: « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-« nous devenir? »

Il répéta en tremblant ces mots: « Mon « fils... mon fils... Vous, ma mère, lui dit-il, « vous qui séparez le frère d'avec la sœur! « Tous deux nous avons sucé votre lait; tous « deux, élevés sur vos genoux, nous avons « appris de vous à nous aimer; tous deux, « nous nous le sommes dit mille fois. Et « maintenant vous l'éloignez de moi! Vous « l'envoyez en Europe, dans ce pays bar- « bare qui vous a refusé un asile, et chez « des parents cruels qui vous ont vous- « même abandonnée. Vous me direz: Vous « n'avez plus de droits sur elle, elle n'est « pas votre sœur. Elle est tout pour moi, « ma richesse, ma famille, ma naissance,

a tout mon bien. Je n'en connois plus d'auatre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un « berceau, nous n'aurons qu'un tombeau. « Si elle part, il faut que je la suive. Le "gouverneur m'en empêchera? M'empê-« chera-t-il de me jeter à la mer? Je la sui-« vrai à la nage. La mer ne sauroit m'être « plus funeste que la terre. Ne pouvant " vivre ici près d'elle, au moins je mourrai « sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare! « femme sans pitié! puisse cet Océan où " vous l'exposez ne jamais vous la rendre! « puissent ses flots vous rapporter mon a corps, et, le roulant avec le sien parmi « les cailloux de ces rivages, vous donner, " par la perte de vos deux enfants, un sujet « éternel de douleur! »

A ces mots, je le saisis dans mes bras; car le désespoir lui ôtoit la raison. Ses yeux étinceloient; la sueur couloit à grosses gouttes sur son visage en feu; ses genoux trembloient, et je sentois dans sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie, effrayée, lui dit: « O mon ami! « j'atteste les plaisirs de notre premier âge, « tes maux, les miens, et tout ce qui doit « lier à jamais deux infortunés, si je reste, « de ne vivre que pour toi; si je pars, de « revenir un jour pour être à toi. Je vous « prends à témoin, vous tous qui avez élevé « mon enfance, qui disposez de ma vie, et « qui voyez mes larmes. Je le jure par ce « ciel qui m'entend, par cette mer que je « dois traverser, par l'air que je respire, et « que je n'ai jamais souillé du mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière étoit baissée, et un torrent de pleurs couloit de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenoit embrassé sans pouvoir parler. Madame de La Tour, hors d'elle, me dit: «Je n'y puis tenir; mon « ame est déchirée. Ce malheureux voyage « n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'em-« mener mon fils. Il y a huit jours que per-« sonne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul: «Mon ami, votre sœur res-« tera. Demain nous en parlerons au gou-« verneur: laissez reposer votre famille, et « venez passer cette nuit chez moi. Il est « tard, il est minuit; la croix du sud est « droite sur l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus long-temps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connoître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

"Mon père, lui dis-je, je vous en conijure, achevez de me raconter ce que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du bonheur nous plaisent; mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul?"

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardoit vers la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut: «Où est Virginie?» Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'étoit embarquée au point du jour, que son vaisseau avoit mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyoit plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paroisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts qui en divisent la hauteur sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée, située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île, avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Piterboth et les Trois-mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts; puis la pleine mer, et l'Île-Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette

élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenoit Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer : il étoit déja disparu qu'il croyoit le voir encore; et, quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Cefut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les veux fixés vers la terre. Je marchois après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre, et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation; et son premier mouvement, en revoyant madame de La Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avoit trompé. Madame de La Tour nous dit que le vent

s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, étoit venu chercher Virginie en palanquin; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes, et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'étoit pour leur bien à tous, ils avoient emmené sa fille à demi mourante. « Au " moins, répondit Paul, si je lui avois fait " mes adieux, je serois tranquille à présent. "Je lui aurois dit: Virginie, si, pendant le « temps que nous avons vécu ensemble, il " m'est échappé quelque parole qui vous " ait offensée, avant de me quitter pour ja-« mais, dites-moi que vous me la pardon-« nez. Je lui aurois dit : Puisque je ne suis " plus destiné à vous revoir, adieu, ma "chère Virginie! adieu! Vivez loin de moi "contente et heureuse!" Et comme il vit que sa mère et madame de La Tour pleuroient: "Cherchez maintenant, leur dit-il,

« quelque'autre que moi qui essuie vos lar-« mes! » puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer cà et là dans l'habitation. Il en parcouroit tous les endroits qui avoient été les plus chers à Virginie. Il disoit à ses chevres et à leurs petits chevreaux, qui le suivoient en bélant : « Que me de-" mandez-vous? vous ne reverrez plus avec " moi celle qui vous donnoit à manger dans " sa main. " Il fut au Repos de Virginie, et, à la vue des oiseaux qui voltigeoient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux! vous n'irez a plus au-devant de celle qui étoit votre "bonne nourrice. " En voyant Fidèle qui flairoit cà et là, et marchoit devant lui en quétant, il soupira, et lui dit : « Oh! tu ne "la retrouveras plus jamais. " Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avoit parlé la veille; et, à l'aspect de la mer où il avoit vu disparoître le vaisseau qui l'avoit emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas,

craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de La Tour le prioient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appeloit son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinoit sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il se mit à table avec nous auprès de la place où se mettoit la compagne de son enfance; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressoit la parole et lui présentoit les mets qu'il savoit lui être les plus agréables; mais, dès qu'il s'apercevoit de son erreur, il se mettoit à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avoit été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avoit portés, une tasse de coco où elle avoit coutume de boire; et, comme si ces restes

de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisoit et les mettoit dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentoient ceux de sa mère et de madame de La Tour, et que les besoins de la famille demandoient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent, comme un créole, pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarqueroit, et dans l'histoire, pour connoître les mœurs de la société où elle alloit vivre. Ainsi il s'étoit perfectionné dans l'agriculture, et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour.

Sans doute c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et sur-tout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyoit que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevoit pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préféroit à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des

intérêts des hommes, lui offroient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisoit à sa mère et à madame de La Tour les endroits qui l'affectoient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffoit, et les larmes couloient de ses yeux. Il lui sembloit trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et, quand il sut que ces romans renfermoient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre, et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'étoit

écoulé sans que madame de La Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille: seulement elle avoit appris, par une voie étrangère, que celle-ci étoit arrivée heureusement en France. Enfin elle recut, par un vaisseau qui alloit aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle étoit fort malheureuse. Cette lettre peignoit si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

"Très chère et bien aimée maman,

"Je vous ai déja écrit plusieurs lettres "de mon écriture; et, comme je n'en ai " pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre "qu'elles ne vous soient point parvenues. " J'espère mieux de celle-ci, par les pré-"cautions que j'ai prises pour vous donner

PAUL ET VIRGINIE

"de mes nouvelles, et pour recevoir des " vôtres.

" J'ai versé bien des larmes depuis notre « séparation, moi qui n'avois presque ja-" mais pleuré que sur les maux d'autrui! "Ma grand'tante fut bien surprise à mon « arrivée, lorsque, m'ayant questionnée "sur mes talents, je lui dis que je ne sa-"vois ni lire ni écrire. Elle me demanda "qu'est-ce que j'avois donc appris depuis " que j'étois au monde; et, quand je lui eus " répondu que c'étoit à avoir soin d'un mé-" nage et à faire votre volonté, elle me dit " que j'avois reçu l'éducation d'une ser-" vante. Elle me mit, dès le lendemain, en " pension dans une grande abbaye auprès " de Paris, où j'ai des maîtres de toute es-" pèce : ils m'enseignent, entre autres cho-«ses, l'histoire, la géographie, la gram-" maire, la mathématique, et à monter à " cheval; mais j'ai de si foibles dispositions " pour toutes ces sciences, que je ne pro" fiterai pas beaucoup avec ces messieurs. « Je sens que je suis une pauvre créature " qui ai peu d'esprit, comme ils le font ena tendre. Cependant les bontés de ma tante " ne se refroidissent point. Elle me donne " des robes nouvelles à chaque saison. Elle " a mis près de moi deux femmes-de-cham-"bre, qui sont aussi bien parées que de "grandes dames. Elle m'a fait prendre le " titre de comtesse; mais elle m'a fait quit-"ter mon nom de La Tour, qui m'étoit « aussi cher qu'à vous - même, par tout ce " que vous m'avez raconté des peines que "mon père avoit souffertes pour vous « épouser. Elle a remplacé votre nom de « femme par celui de votre famille, qui " m'est encore cher cependant, parcequ'il " a été votre pom de fille. Me voyant dans " une situation aussi brillante, je l'ai sup-« pliée de vous envoyer quelques secours. "Comment vous rendre sa réponse? Mais « vous m'avez recommandé de vous dire " toujours la vérité. Elle m'a donc répondu " que peu ne vous serviroit à rien, et que, " dans la vie simple que vous menez, beau-« coup vous embarrasseroit. J'ai cherché "d'abord à vous donner de mes nouvelles " par une main étrangère, au défaut de la " mienne. Mais, n'ayant à mon arrivée ici "personne en qui je pusse prendre con-" fiance, je me suis appliquée, nuit et jour. "à apprendre à lire et à écrire : Dieu m'a "fait la grace d'en venir à bout en peu de « temps. J'ai chargé de l'envoi de mes pre-"mières lettres les dames qui sont autour " de moi; j'ai lieu de croire qu'elles les ont « remises à ma grand'tante. Cette fois j'ai « eu recours à une pensionnaire de mes « amies: c'est sous son adresse ci-jointe que "je vous prie de me faire passer vos ré-« ponses. Ma grand'tante m'a interdit toute " correspondance au-dehors, qui pourroit, « selon elle, mettre obstacle aux grandes " vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui « puisse me voir à la grille, ainsi qu'un « vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, « beaucoup de goût pour ma personne. « Pour dire la vérité, je n'en ai point du « tout pour lui, quand même j'en pourrois « prendre pour quelqu'un.

" Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, "et je ne penx disposer d'un sou. On dit "que, si j'avois de l'argent, cela tireroit à « conséquence. Mes robes mêmes appar-"tiennent à mes femmes-de-chambre, qui " se les disputent avant que je les aie quit-"tées. Au sein des richesses, je suis bien "plus pauvre que je ne l'étois auprès de "vous, car je n'ai rien à donner. Lorsque "j'ai vu que les grands talents que l'on "m'enseignoit ne me procuroient pas la " facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu « recours à mon aiguille, dont heureuse-"ment vous m'avez appris à faire usage. "Je vous envoie donc plusieurs paires de "bas de ma façon, pour vous et maman "Marguerite, un bonnet pour Domingue, « et un de mes mouchoirs rouges pour Ma-" rie. Je joins à ce paquet des pepins et des " novaux des fruits de mes collations, avec « des graines de toutes sortes d'arbres, que « j'ai recueillies, à mes heures de récréa-"tion, dans le parc de l'abbaye. J'y ai ajou-« té aussi des semences de violettes, de "marguerites, de bassinets, de coqueli-« cots, de bleuets, de scabieuses, que j'ai « ramassées dans les champs. Il y a dans « les prairies de ce pays de plus belles fleurs "que dans les nôtres; mais personne ne « s'en soucie. Je suis sûre que vous et ma-" man Marguerite serez plus contentes de « ce sac de graines que du sac de piastres « qui a été la cause de notre séparation et « de mes larmes. Ce sera une grande joie « pour moi si vous avez un jour la satisfac-« tion de voir des pommiers croître auprès « de nos bananiers, et des hêtres mêler leurs « feuillages à celui de nos cocotiers. Vous

« vous croirez dans la Normandie, que vous « aimez tant.

"Vous m'avez enjoint de vous mander « mes joies et mes peines. Je n'ai plus de « joies loin de vous : pour mes peines, je " les adoucis en pensant que je suis dans " un poste où vous m'avez mise par la vo-« lonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin " que j'y éprouve est que personne ne me " parle ici de vous, et que je n'en puis par-« ler à personne. Mes femmes-de-chambre, " ou plutôt celles de ma grand'tante, car « elles sont plus à elles qu'à moi, me disent, « lorsque je cherche à amener la conversa-"tion sur des objets qui me sont si chers: "Mademoiselle, souvenez-vous que vous « êtes Françoise, et que vous devez oublier « le pays des sauvages. Ah! je m'oublierois " plutôt moi - même que d'oublier le lieu "où je suis née, et où vous vivez! C'est ce « pays-ci qui est pour moi un pays de sau-"vages; car j'y vis seule, n'ayant personne

"à qui je puisse faire part de l'amour que "vous portera jusqu'au tombeau,

"Très chère et bien aimée maman,

"Votre obéissante et tendre fille,
"Virginie de La Tour."

"Je recommande à vos bontés Marie et "Domingue, qui ont pris tant de soin de "mon enfance; caressez pour moi Fidèle, "qui m'a retrouvée dans les bois."

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parloit pas du tout de lui, elle qui n'avoit pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison: mais il ne savoit pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum Virginie recommandoit particulièrement à Paul deux espéces de graines, celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnoit quelques instructions sur les caractères de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. " La violette, lui mandoit-elle, produit une " petite fleur d'un violet foncé, qui aime à « se cacher sous les buissons; mais son char-" mant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignoit de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutoit-elle, donne une jolic « fleur d'un bleu mourant, et à fond noir « piqueté de blanc. On la croiroit en deuil. "On l'appelle aussi, pour cette raison, « fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux « âpres et battus des vents. » Elle le prioit de la semer sur le rocher où elle lui avoit parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom du ROCHER DES ADIEUX.

Elle avoit renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu étoit fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avoient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en étoit inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assuroit qu'il alloit rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avoit entre-lacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyoit des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignoit, ajoutoit-il, aucune autre semence de l'île, afin que le desir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir